

Les fantômes de Don Luis

Robert Daudelin

Numéro 168, septembre 2014

Spectres et fantômes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2014). Les fantômes de Don Luis. *24 images*, (168), 22–22.

Les fantômes de Don Luis

par Robert Daudelin



LE FANTÔME DE LA LIBERTÉ (1974)

« J'imagine volontiers
dans mon petit jardin,
un bûcher où flamberaient
tous les négatifs,
toutes les copies
de mes films ».

Luis Buñuel

EN 1974, LUIS BUÑUEL, EN COLLABORATION AVEC SON FIDÈLE SCÉNARISTE JEAN-CLAUDE CARRIÈRE, RÉALISE *Le fantôme de la liberté*. Titre emblématique s'il en fut jamais un : il résume en une phrase toute l'entreprise bunuélienne et en propose en même temps la clé. Le cinéma de Buñuel est hanté par le Fantôme de la liberté, créature hautement surréaliste, aussi nécessaire que menaçante, qui préside à l'éclosion d'un univers hors norme dont les lois échappent à toute analyse rationnelle.

Surréaliste et athé, Buñuel multiplie les signes qui attestent d'un autre monde : le mystère est partout dans ses films, dans les mélos mexicains (*La ilusión viaja en travia*, *El río y la muerte* et *Ensayo de un crimen*, notamment) aussi bien que dans les grandes fictions tardives élaborées avec la complicité de Carrière. Toute sa vie durant, Buñuel s'est entêté à réfuter les critiques qui voyaient dans ses films des symboles. Astreints à une mise en scène clinique, sans appareil, les films de Buñuel ne seraient, selon leur auteur, qu'un enregistrement de la réalité, ou plutôt, d'une réalité, celle née, dans une liberté absolue, de l'imaginaire du cinéaste.

Si on y tient, on peut toujours voir dans l'enfermement des invités de *L'ange exterminateur* le symbole de la prison dont est captive la bourgeoisie, avec ses codes et ses rituels. Mais le filmage presque documentaire de cette soirée mondaine nous incite à penser que Buñuel se limite à enregistrer un événement : l'impossibilité physique pour ces bourgeois de quitter le salon où ils fêtent. Le cinéaste se contente de filmer l'événement ; à nous d'en tirer une morale, si nous en sentons le besoin. Le fantôme de la liberté (impossible) veille sur cette élégante soirée !

Pas de symbole non plus dans l'ananas que la marchande de fruits remet à Nazarin dans l'ultime séquence du film éponyme : juste un objet encombrant qui va rendre encore plus pénible la marche du pauvre prêtre qui porte déjà tous les péchés du monde sur son dos. Buñuel se fait toujours un malin plaisir de multiplier les éléments qui prêtent à interprétation et qu'il filme pourtant avec une déroutante objectivité.

Dans le si bien nommé *Le fantôme de la liberté*, il illustre littéralement l'expression française « comme dans une auberge espagnole ». Une fois passé la porte de l'auberge, on y trouve effectivement de tout : des moines qui jouent aux cartes, un chapelier sadomasochiste, une

sexagénaire avec un corps de jeune femme, etc. Et tout s'emboîte ; il y a autant de récits que de personnages et le fantôme de la liberté les met en scène à vive allure, au point de nous perdre périodiquement en cours de route. Ultime réflexion, selon le cinéaste, sur la liberté, bien illusoire, de « l'artiste et du créateur », *Le fantôme de la liberté* constitue un véritable inventaire de l'imaginaire bunuélien.

Le cinéma de Luis Buñuel est le plus simple qui soit : pas d'effets spéciaux, de rares trucages, peu de mouvements d'appareils savants – la virtuosité est dans la pensée du cinéaste, une pensée toujours en mouvement dans laquelle rêve et réalité ne font qu'un. (Même les films « réalistes » de Buñuel – *Los olvidados*, *Nazarin*, *The Young One*, *Le journal d'une femme de chambre* – sont, en quelque sorte, des films rêvés). Or aucun lieu mieux que le rêve convient aux fantômes ; ils y sont chez eux, libres et intouchables. Buñuel était à l'aise en leur compagnie et ne s'en privait pas, rêvant même de revenir parmi nous, en fantôme, comme il l'écrit dans le paragraphe qui clôt son autobiographie : « J'aimerais pouvoir me relever d'entre les morts tous les dix ans, m'avancer jusqu'à un kiosque à journaux et en acheter quelques-uns. Je ne demanderais rien de plus. Mes journaux sous le bras, pâle, frôlant les murs, je reviendrais au cimetière et je lirais les désastres du monde avant de me rendormir satisfait, à l'abri rassurant du monde ».¹

Cinéaste du rêve éveillé, Buñuel savait, mieux qu'aucun autre, créer des lieux fantasmagiques, peuplés de personnages venus d'un ailleurs incertain. Même les tragiques habitants des Hurdes (*Terre sans pain*, 1932), filmés avec une volonté documentaire de dénonciation, nous semblent appartenir à un lieu impossible : nous pourrions rencontrer Nosferatu à leur côté, que nous n'en serions pas surpris ! La caméra de Buñuel, même confrontée au réel, y rencontre des fantômes... ■

1. Luis Buñuel, *Mon dernier soupir*, Paris, Robert Laffont, 1982.